

Emmanuel de Waresquiel

Jeanne du Barry

Une ambition au féminin

TALLANDIER

Cet ouvrage est publié sous la direction de Denis Maraval.

© Éditions Tallandier, 2023
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-4869-0

À Lolita de Beistegui

« Mes personnages sont doubles,
le vrai, c'est toujours l'autre. »

Jorge Luis Borges

« L'ambition s'est emparée de toi.
Tu as voulu être la maîtresse
d'un roi. »

La Guillotine

PROLOGUE

Les poupées russes

Dans le désordre du temps et l'amnésie générale, Jeanne Bénédicte Bécu, comtesse du Barry par la grâce d'un mariage qui n'a existé que sur le papier, est au mieux une égérie, au pire un symbole sexuel, un fétiche sans miroirs et sans clous, bref une sorte de poupée Barbie. Non pas celle que l'on fait parler dans les années 1980, mais le tout premier modèle, celui de 1959, figé dans son sourire et ses cheveux blonds. On a longtemps fait d'elle une « fille de rien » devenue, comme par miracle, et pour des raisons de volupté, la dernière favorite de Louis XV.

De loin, elle ressemble à Brigitte Bardot telle que la voyait François Mauriac, non sans certaines allusions érotiques, dans ses chroniques du *Figaro* des années 1960. « La femme en soi », une « créature mythologique », un « mythe qui devient vrai ». Mauriac compare Bardot à une « méduse [...] dévorée par ses cheveux comme par des serpents¹ ». On a voulu se souvenir de Jeanne du côté de ce que la diva de la Nouvelle Vague incarnait d'insolence, d'animalité, d'impudicité, de liberté aussi. Mais on a un peu oublié que l'une avait été comme l'autre, dans des contextes différents, une figure de la libération de la femme. Et encore Brigitte Bardot correspond-elle à des fantasmes qui bougent encore. Elle appartient à ma génération. Nous l'avons aimée dans *La Vérité* de Clouzot ou dans *Le Mépris* de Godard. Jeanne du Barry vivait il y a plus de deux siècles, au temps des derniers rois. Les canons de la beauté n'étaient pas les mêmes, et pas plus les rêves d'un homme né dans les années 1740.

La photographie n'existait pas et la peinture donne d'elle une image déformée par des codes esthétiques qui ne sont plus les nôtres. Seuls quelques-uns de ses portraits, celui d'Élisabeth Vigée-Lebrun par exemple, qui la représente en 1781 « en chemise », coiffée d'un grand chapeau de paille, ont encore le don de m'émouvoir. Elle était belle certes, mais on n'écrit pas 600 pages sur une « icône », à moins d'être sémiologue. Même Barthes ne s'y est pas risqué dans ses *Mythologies*.

Que reste-t-il d'elle alors ? Ce qui flotte à la surface de la mémoire est parfois insignifiant ou dérisoire. Lorsque j'étais au collège, je riais avec mes petits amis du général La Fayette, parce que le « Héros des deux mondes » que notre pauvre professeure essayait de nous expliquer avec une infinie patience me faisait penser aux Galeries Lafayette. La mémoire est à l'Histoire ce que les algues sont aux océans. J'en connais plus d'un qui ne se souviennent d'elle que grâce aux foies gras du même nom, inventés en 1908 par Joseph et Gabrielle Dubarry, une ancienne charcutière qui avait des idées. Par la grâce de l'homonymie des noms de famille, les foies gras Dubarry se sont aristocratisés et sont tout naturellement devenus « comtesse du Barry ». On aura droit dans la foulée à toutes sortes de recettes de cuisine du même nom : le « potage du Barry » à la crème de chou-fleur, les « bécasses comtesse du Barry » à base de pommes et bien sûr de foie gras. Ces inventions-là sont merveilleuses et fleurissent comme par enchantement. Je n'ai pas trouvé trace d'un seul menu dans les papiers de Jeanne et pourtant je lis ceci à propos du velouté du Barry, au hasard d'un vieux *Cordon bleu* de ma grand-mère : « On doit ce délicieux potage hivernal au cuisinier de Jeanne Bécu, devenue par mariage comtesse du Barry. Beauté fatale, elle fut la favorite de Louis XV. Régnant sur les cuisines de Versailles, elle demanda à son cuisinier de réaliser une recette à base de chou-fleur et de crème fraîche. Le roi succomba au plat et lui donna le nom de sa maîtresse. » Non seulement Jeanne avait d'indéniables talents sexuels, mais elle tenait aussi son amant par le ventre. La boucle est bouclée. Les poncifs ont la vie dure. Qu'elles aient été blondes ou brunes, Pola Negri, Dolores

del Río, Martine Carol l'ont tour à tour incarnée au cinéma en séductrice de profession². Le tout récent film de Maiwenn, *Jeanne du Barry*, consacré aux amours de l'ancienne favorite et du roi aggrave encore son cas malgré le talent des acteurs et la beauté des images : Jeanne à quatre pattes sur une table au milieu d'une troupe avinée. Jeanne libertine et effrontée devant Louis XV. Ses origines étaient infâmes et obscures. Elle en aura gardé jusqu'à nos jours les traces et la vulgarité. Comment peut-on venir de nulle part et « régner » comme par enchantement sur le plus beau royaume d'Europe ? Et cela pendant sept ans, jusqu'à la mort du roi en 1774. Il est des ascensions sociales qui par leur fulgurance donnent le vertige et nous aveuglent.

Surtout les écrivains. « C'était une comtesse qui, sortie du boubier, a gouverné comme une reine », dit le neveu de Lebedev au prince Mychkine dans *L'Idiot*. Et Dostoïevski d'en rajouter. Elle écrivait à Marie-Thérèse d'Autriche en lui donnant du « Ma cousine ». « Au lever du roi, un cardinal, un nonce du pape, s'offrait à lui mettre ses bas de soie³. » Quand Stendhal évoque dans la *Vie de Henry Brulard* le souvenir d'Alberthe de Rubempré (Mme Azur) qu'il a aimée à Paris en 1828, il la compare à une « catin » et pense spontanément à Jeanne du Barry. Sans doute parce que Alberthe le console de ses amours malheureuses avec Menti (la comtesse Curial) et que sa brève liaison aura duré ce que durent les sens beaucoup plus que le cœur⁴. Jeanne est une courtisane, mais une très jolie courtisane. Balzac pense à elle dans la *Cousine Bette* lorsqu'il cherche à décrire au mieux Adeline Hulot, l'une des plus belles femmes de la *Comédie humaine* : « Adeline, alors âgée de seize ans, pouvait être comparée à la fameuse Madame du Barry, comme elle, fille de Lorraine. C'était une de ces beautés complètes, foudroyantes, une de ces femmes que la nature fabrique avec un soin particulier⁵. »

Lorsqu'ils en viennent à ses amours avec le roi, nos romanciers se lâchent et s'en donnent à cœur joie. On rit beaucoup. Dumas, tout en tricotant la sombre intrigue ourdie par Joseph Balsamo contre la vie de Louis XV, imagine ce dernier, à un moment de son livre, retenu prisonnier avec Jeanne dans le beau pavillon

que la favorite s'est fait construire à Louveciennes en 1770. Les deux amants cherchent à s'échapper et toute la scène est rocambolesque : « À moins que nous nous sauvions du château par les fenêtres. – Avec les draps du lit ?, demande le roi. – Sire, dit la comtesse avec un admirable sourire, usons, n'abusons pas. » Le roi ouvrit les bras en riant, et la comtesse laissa tomber la belle rose qui s'effeuilla en tombant sur le tapis⁶. » Et Georges Feydeau dans sa comédie *L'Âge d'or*. Follentin, son personnage principal, un fonctionnaire râleur qui s'ennuie dans son ménage bourgeois fin de siècle, se retrouve transporté tout à coup, grâce à la lecture d'un roman de Dumas, en pleine cour de Versailles, avant que le roi ne rencontre Jeanne. Et justement celle-ci survient, telle une apparition : « *Follentin* : Sire ! Sire ! Mais c'est la Du Barry. *Tous* : La Du Barry ! *Louis XV* : Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce que c'est que ça, la Du Barry ? *Follentin* : Votre favorite, Sire ! *Jeanne* : Favorite, moi ? *Follentin* : Oui ! Oui ! Si vous ne le savez pas, je vous l'apprends, moi ! Jeanne Bécu, la future femme du Barry ! Votre favorite de l'avenir ! *Louis XV* : Comment le savez-vous ? *Follentin* : Par les Mémoires ! *Louis XV* : Au fait, pourquoi pas ? [...] Elle est délicieuse, cette enfant ! *Follentin* : Là ! là ! Vous le voyez ! Vous le sentez poindre en vous, ce sentiment qui doit vous dominer un jour. *Louis XV* : Mais oui ! mais oui ! [...] Elle est délicieuse ! Vous avez raison, chevalier, nous allons donner ce croc-en-jambe à l'histoire ! (*À Jeanne.*) Désormais, ma chère enfant, vous faites partie de la cour. *Jeanne* : Moi ? *Les Dames* : Ah ! Ah⁷ ! » Et cela continue. Presque tous les écrivains ont joué avec bonheur de cette partition-là. Je leur trouve volontiers des circonstances atténuantes. Ils n'ont fait que piocher dans toute une littérature clandestine et ordurière publiée sous le manteau dès l'époque de son extraordinaire faveur.

C'est que Jeanne du Barry bousculait trop frontalement les hiérarchies de cour et de noblesse. Qu'on ne s'y trompe pas, à la veille de la Révolution, les préjugés de classes étaient plus impitoyables que jamais⁸. Les premières attaques sont venues de l'entourage même du roi. « Il est sans exemple qu'une fille d'une naissance obscure, sans éducation, sans mœurs, sans talents, qui

[...] avait fait son séminaire de débauche [...] chez la plus célèbre entremetteuse de Paris [...], ait pu parvenir à être présentée au roi, à lui plaire, à le séduire, à devenir sa favorite en titre⁹. » Elle gêne d'autant plus qu'elle monte sur la grande scène de l'Histoire en pleine crise de l'absolutisme monarchique alors que Louis XV est sur le point de se lancer, contre ses parlements, dans une série de réformes radicales qui peut-être auraient pu sauver la monarchie si son petit-fils n'y avait renoncé ensuite. Dans ce contexte très politique, Jeanne est un paradoxe. Elle a contribué à sauver le régime et en même temps elle en a été l'âme damnée sur les chemins souterrains qui bientôt conduiront à la Révolution. Personne avant elle, même Mme de Pompadour n'avait été attaquée comme elle l'a été.

On parlerait aujourd'hui d'une violente campagne de presse, sur fond de guerre parlementaire. Marie-Antoinette y aura droit, mais après elle. Les pamphlets ont durablement fixé son image en une sorte de légende noire dont ses biographes auront le plus grand mal à sortir, jusqu'aux livres récemment publiés sur elle¹⁰. En l'attaquant, on attaquait le roi et on travaillait à la dégradation de sa fonction, de son incarnation, de sa sacralité. À travers elle, ce sont aussi les femmes qu'on discrédite, c'est la féminisation du pouvoir royal, c'est l'inversion des rapports de puissance entre les hommes et les femmes. Le roi n'est plus le « bien-aimé » des débuts de son règne. Il a soixante ans. Il « promène ses ennuis », il « végète dans son sérail ». Il va jusqu'à s'abandonner « aux savantes complaisances d'une sultane qui créait ses désirs et nuançait ses voluptés, payait l'oisiveté de ses courtisans, l'insolence de ses ministres et la bassesse de ses favoris¹¹ ».

Dans la foulée, on voudra opposer systématiquement les « deux Jeanne ». L'une, héroïne et sainte, a sauvé le royaume, l'autre, indigne et obscure, le conduit à sa perte. En passant, on les fait naître toutes les deux à Vaucouleurs en Lorraine, quand l'une est née non loin de là, à Domrémy, et quand on prête à l'autre des origines douteuses, sans les avoir vérifiées.

« Oh ! France, la gent femelle
De tout temps régla ton destin
Tu fus sauvée par une pucelle
Tu périras par une catin¹². »

Elle n'avait décidément pas sa place dans le royaume des fées. Vivante, elle était méprisable. C'est pire encore après la Révolution à une époque où l'on ne plaisantait pas avec la morale. Pour les historiens, elle n'est qu'une « créature ». Lorsqu'ils l'évoquent, le dégoût leur vient spontanément à la bouche, et les mots qui le disent : la « fange », la « bassesse », la « honte », l'« insignifiance ». En 1880, Jules et Edmond de Goncourt, qui aimaient tant « les bichons, les manchons, les abbés, les rocailles », comme dirait Baudelaire, la sauvent un peu par ses enfantillages. Ils trouvent charmants « les gamineries de son esprit, sa jeune et mutine folie, son rire gazouillant, ses raisons d'enfant, son parler d'oiseau¹³ ». Elle n'était rien, les Goncourt lui concèdent l'âge mental d'une fille de huit ans. C'est déjà un progrès.

Si l'on voulait résumer toute cette littérature, on pourrait presque réduire le personnage à deux phrases également nées de l'imagination pamphlétaire de ses contempteurs. Longtemps, Jeanne du Barry a tenu dans deux « mots » apocryphes de l'histoire promis à une belle postérité. Le premier est contemporain de sa faveur et donne le « la » de ses rapports avec Louis XV : « La France, ton café fout le camp ! » aurait-elle lancé au roi, à Versailles, dans l'intimité de ses appartements. Donner au monarque un nom de domestique et le traiter comme le ferait une ménagère, c'est l'avilir. Le second la montre sur l'échafaud en 1793 : « Encore une minute, Monsieur le bourreau. » Elle avait été vulgaire, elle mourra sans courage et sans noblesse. À force de ne pas savoir vivre, forcément, on ne sait pas mourir.

Je relisais récemment la merveilleuse trilogie du romancier italien Italo Calvino. Trois personnages inventés de l'histoire, *le Chevalier inexistant*, *le Vicomte pourfendu* et *le Baron perché*, disent chacun à leur manière les difficultés d'exister et les

moyens d'échapper au monde tel qu'il est, anonyme et indifférencié. Jeanne ressemble au premier d'entre eux, campé par son créateur en pleine guerre contre les Turcs, en Bohême, à la fin du xvii^e siècle, un chevalier qui pour consistance n'a que son armure. Une armure vide. Un chevalier qui n'est pas là. Calvino présente son personnage, Agilulf Edme Bertrandinet des Guildivernes, en commençant par une savante description de son blason. Et cela ressemble étrangement à une métaphore de la vie de Jeanne. « Sur son écu était dessiné un blason entre les deux pans drapés d'un large manteau, et à l'intérieur du blason s'ouvraient deux autres pans du manteau avec en leur centre un blason plus petit, qui contenait un autre blason drapé, plus petit encore. D'un dessin toujours plus fin, on avait représenté une série de manteaux qui s'ouvraient les uns sur les autres, et au cœur de ces replis, il devait y avoir quelque chose, mais on ne pouvait distinguer quoi, tellement le dessin se faisait petit¹⁴. » On dirait tout autant une représentation allégorique du travail du biographe. « Mon nom, dit le héros à la fin du roman, se trouve au terme de mon voyage. »

Jeanne ressemble au mistigri d'un jeu de cartes dont la partie dure encore. Elle n'a pas attendu qu'on la réinvente à coups de fantasme et de littérature, elle a elle-même fait de sa vie un roman. Son illégitimité à une époque où la bâtardise était tenue pour infamante a été son drame et sa tragédie. Elle a passé sa vie à la cacher. Tel Amédée dans la pièce éponyme de Ionesco, elle a vécu dans l'obsession du cadavre qui encombre la pièce d'à côté. Elle a voulu s'en débarrasser et celui-ci n'a cessé de grandir. « Le cadavre, c'est pour moi la faute, le péché originel. Le cadavre qui grandit, c'est le temps¹⁵. »

On ne devient pas impunément la maîtresse en titre d'un roi sans éprouver le besoin des masques. Elle s'est inventé un père et un mari, elle a porté des noms d'emprunt : Rançon, Beauvartier, Vaubertier et même du Barry. Elle n'a été comtesse que par accident. Elle a caché ses amants et même une fille que personne ne lui avait trouvée et que les hasards de mes recherches m'ont fait découvrir, tout comme le père de l'enfant, tout comme son

véritable père. L'écriture biographique tient du marathon. On pousse son wagonnet dans la mine et on voit peu à peu grandir la lumière au bout du tunnel. Parfois le passé et le présent se télescopent. Cela m'est arrivé le jour où j'ai pu mettre la main sur le nom et les coordonnées des descendants en ligne directe de la fille de Jeanne. Je compose, un peu fébrile, un numéro de téléphone. Il m'a fallu un certain temps avant d'avouer ce que je savais à celui à qui je parlais. Il ne s'y attendait pas. Les quelques secondes de silence qui s'ensuivirent ont été les plus longues des trois années de découvertes et de doutes, de passion et d'impasses, de mon étrange voyage aux côtés d'une femme morte il y a plus de deux siècles. À force de recherches, Jeanne du Barry m'est devenue infiniment plus vivante que nombre de ceux qu'il m'arrive de croiser quotidiennement. Et je parlais pour la première fois à l'un de ses arrière-arrière-petits-enfants. Et il avait des archives !

On part en chasse sur les traces de son personnage et on tombe sur quelqu'un d'autre. Tout ce livre est construit sur des jeux de mémoire. Jeanne du Barry est loin d'avoir été la marionnette aux origines infâmes et obscures qu'on lui a prêtées. Sa mère était lingère certes, mais son père n'était pas le moine défroqué, le fameux frère Ange, qu'on a inventé tout exprès pour elle. Ce père-là n'existe que dans les romans libertins du XVIII^e siècle avec tant d'autres moines lubriques. Les monastères n'avaient pas bonne réputation à l'époque. Elle ne s'est pas davantage appelée « Mlle l'Ange ». Les amants qu'on lui a prêtés ne sont jamais les bons. Son père était un riche receveur général de l'Hôtel de Ville et munitionnaire aux armées. Elle n'a pas été éduquée au bordel. Elle est loin d'avoir été la femme inconsistante, légère et étourdie qu'ont fait d'elle les nécessités de la politique. Elle était belle. On l'a réduite à son corps et on l'a réinventée, à coups de fantasme, en courtisane impure qui aurait donné au roi et au pouvoir sacré qu'il incarne le baiser de la mort. Écrire une vie tient à la fois du jeu de piste et de l'enquête policière. On se promène dans un champ de ruines. L'Histoire est une

construction et l'historien son architecte. Je sais bien qu'on ne reconstruit jamais rien « à l'identique ».

Jeanne Bécu – ou Jeanne-Bénédictte, ou Marie-Jeanne selon les sources – me fait penser aux personnages de ces images à secret de mon enfance, dissimulés par morceaux dans le paysage et qu'on devait trouver en tournant son livre dans tous les sens. Avec elle, on entre dans le labyrinthe. On tire un fil et il se casse. Souvenez-vous de la dernière scène de *La Dame de Shanghai* d'Orson Welles, lorsque Rita Hayworth se retrouve dans un dédale de miroirs déformants qui la réfléchissent à l'infini. Jeanne lui ressemble. Cette femme en forme d'énigme, à l'ascension fulgurante, m'est apparue très vite dans le silence de ses traces et la multiplicité de ses déformations, au croisement d'un siècle qui, comme elle, est celui de toutes les contradictions. Elle appartient aux Lumières et elle annonce déjà le romantisme. D'un côté les sentiments, l'utopie, la « douceur de vivre » dont parle Talleyrand à propos de la seconde moitié du XVIII^e siècle, de l'autre la dernière grande crise politique et sociale de la monarchie qui finit par conduire cette dernière tout droit à la Révolution. Les États de civilisation arrivés à un point de perfection inégalée portent parfois en eux les signes de leur décadence.

À l'observer de l'autre côté du miroir, on trouve un caractère : les incertitudes de sa naissance, l'ambition, le secret, l'intelligence des êtres et des choses. On ne « tient » pas si longtemps à la cour de France sans une très forte volonté. Pour la comprendre, il faut la regarder du côté de son enfance. Elle est de ceux qui ont vécu dans la hantise de leurs origines et la peur de l'abandon. Sa vie a des allures de revanche. Telle Circé, Jeanne a le génie des métamorphoses.

On la compare souvent à Mme de Pompadour. Quand l'une faisait de la politique, l'autre s'en serait montrée incapable et n'aurait été que le jouet docile et innocent de quelques ministres diaboliques, les Aiguillon et autres Maupeou¹⁶. N'en déplaise à mes prédécesseurs, Jeanne du Barry était éminemment politique. Elle a été auprès de Louis XV, mieux encore qu'une grande collectionneuse, une sorte de ministre occulte des lettres et des arts

au cœur des mutations esthétiques de son temps. Elle incarne presque à elle seule la grâce et l'élégance de ce que l'on appelait alors le « goût grec », à l'orée du néo-classicisme français. J'aime ce goût-là, ce qui pourrait paraître étrange pour un historien du XIX^e siècle. Il me vient de ma mère, et c'est une raison de plus pour m'intéresser à elle.

Avec elle et par une sorte d'effet de miroir, on découvre aussi le roi. Avec elle, on corne les pages de certaines des questions essentielles de ce XVIII^e siècle qui est aussi celui de la Révolution : l'identité et l'illégitimité, le libertinage et la morale, les privilèges et la Cour, l'argent et le pouvoir, la place des enfants et l'invention de l'intimité, la puissance de la presse et la formation de ce qu'on appelait à l'époque l'« opinion publique », la transparence et le secret, le rôle des femmes et la revanche des hommes. Le XVIII^e siècle a été le siècle de la femme. Il faut écrire sur une femme pour le comprendre un peu mieux.

Je suis arrivé à elle par la Révolution. Mon travail sur Marie-Antoinette et sur son procès, en octobre 1793, y a certainement aidé. J'avais en tête quelques questions simples que je rumine depuis des années. Quelles sont les causes lointaines et souterraines de ce qui advient en 1789 ? Comment se forme l'opinion ? Pourquoi la Révolution était-elle faite avant même d'avoir commencé ? On se souvient de la remarque de Chateaubriand : « La révolution était achevée lorsqu'elle éclata : c'est une erreur de croire qu'elle a renversé la monarchie ; elle n'a fait qu'en disperser les ruines¹⁷. » Le *Contrat social* de Rousseau n'explique pas tout. Il faut regarder aussi du côté de la littérature clandestine pour comprendre ce qui s'est passé. L'approche sociologique de la Révolution vaut parfois mieux que l'étude de ses grands principes. J'adopte mes personnages quand j'ai la certitude que ceux-ci me donnent mieux à comprendre que d'autres les périodes qu'ils ont traversées. Je les regarde comme des aimants très puissants qui attireraient à eux la limaille de fer de leur temps. Et puis les personnages du biographe ne lui viennent jamais par hasard. Ils le prolongent et le révèlent à un moment de sa vie. Ils éclairent

son passé et disent en miroir ce qu'il n'ose pas dire du présent ou de lui-même. J'avais envie d'écrire sur une femme.

Encore faut-il aller traîner dans les archives. Si l'on s'en tenait aux sources connues, Jeanne existerait à peine, même au temps de sa faveur. À lire les registres des premiers gentilshommes de la chambre qui pendant près d'un siècle ont tenu le journal des événements de la Cour, elle n'apparaît que deux fois. Le 9 juillet 1769, elle se rend avec le prince de Soubise à la salle des Menus-Plaisirs et se fait expliquer par le marquis de Marigny, directeur des Bâtiments du roi, la maquette de la nouvelle salle de l'Opéra de Versailles conçue par l'architecte Gabriel. Le 2 février 1771, elle figure avec le duc de Duras au baptême du fils d'un officier des petits appartements du roi. Jeanne règne à Versailles et sur le roi pendant les sept dernières années de Louis XV, les plus riches et les plus passionnantes, et c'est à peine si on la mentionne¹⁸.

Ses traces éparpillées et lacunaires me font penser aux empreintes de pas laissées par un promeneur sur le sable mouillé d'une plage et qui s'effacent à mesure. Les lettres essentielles de Jeanne à Louis XV, à quelques-uns de ses amis les plus fidèles ont disparu. Brûlées ou emportées par la Révolution, la mort ou la disgrâce. La chance – car il y a toujours une part de sortilège dans le travail de l'historien – a voulu qu'en travaillant sur les manuscrits de la bibliothèque de Versailles, je sois tombé, grâce à mon ami Vincent Haegele, sur un fatras de papiers à demi classés réunis et légués par un vieil érudit du XIX^e siècle, Charles Vatel, qui, dans les années 1880, avait entrepris de se lancer dans une vaste biographie de la dernière maîtresse de Louis XV. Celle-ci a été en partie publiée, mais jamais achevée. Nombre de ses papiers sont restés inédits¹⁹. D'un carton à l'autre, je suis arrivé à d'autres trésors, des *Vies* et autres nouvelles à la main sur le règne de Louis XV, jamais publiées. De nouveaux fonds ont suivi, souvent méconnus et conservés dans des mains privées : La Beaumelle dont la correspondance est en cours de publication, Choiseul, Boissésou, Chamisso. De nouvelles lettres,

les recherches inédites d'un bibliothécaire de l'Arsenal, Roger Sorg, des papiers d'affaires récemment acquis par les archives départementales des Yvelines et par les Archives nationales la révèlent par touches successives. Il faut cependant se méfier de ce qui reste de ses archives. On la saisit par ses comptes en partie conservés à la Bibliothèque nationale et ceux-ci sont encombrés d'objets, de domestiques et de dettes. Jeanne ressemble à ce que dit Julien Gracq des personnages de Balzac : ils ne se déplacent pas, ils déménagent. Sa passion de l'art et des collections l'a probablement tuée. Si, sous la Révolution, la Terreur et ses risques immenses ne l'ont pas fait fuir, c'est qu'elle voulait à tout prix sauver ce qui pouvait l'être encore des merveilles d'une époque à jamais disparue, l'Ancien Régime.

De récentes évolutions historiographiques aident aussi à mieux la comprendre. Une exposition lui a été consacrée à Versailles en 1992²⁰. Nombre de thèses et de livres ont été publiés ces dernières années sur les fêtes de la Cour, l'aristocratie et sa domesticité, les hôtels particuliers, les arts décoratifs, le vêtement féminin, l'intime et le goût²¹. On ne peut pas écrire en 2023 sur Jeanne du Barry sans s'aider de ces approches nouvelles qui relèvent autant de l'Histoire, de l'histoire de l'art que de l'anthropologie. Il faut compter aussi avec les travaux de l'historien américain Robert Darnton sur la presse clandestine et la formation de l'opinion, sur ceux de Maurice Lever et Jean Sgard sur la littérature française du xviii^e siècle.

Avec tout cela, allez faire un livre sur une femme à demi fantomatique, qui tienne à la fois du portrait et de l'intelligence d'une époque ! La biographie est à l'essai ce que l'orchestre symphonique est à la musique de chambre. Au biographe il faut une scène, des personnages dont on entend toutes les voix, et, comme dans la tragédie antique, il faut un chœur qui les commente et les donne à comprendre. Le biographe est là, en embuscade, qui décide du travelling et des arrêts sur image. Il conduit son récit sur le fil du rasoir. D'un côté ses questions, son angle de tir, son enquête, ses traces et ses sources, l'honnêteté et l'humilité ; de l'autre la mise en scène, le rythme et la vitesse, les silences et la

lumière, l'obligation de faire des choix. Le récit biographique est comme une conversation d'outre-tombe. Il faut savoir dialoguer avec les ombres. Ce sont des entretiens utiles. On y apprend des choses sur le temps qu'il fait, sur le temps qui passe et sur celui qui ne passe pas, sur les rois, sur la mort et sur soi. Comment écrire sur le xviii^e siècle en 2023 ? Comment écrire sur une femme quand on est un homme ? Comment raconter la monarchie et la Cour quand on vit sous une république ? Et comment écrire sur un personnage « sans bruit ni traces », dont les lettres ont en partie disparu ? Il est là, le pari biographique.

Ce livre sur Jeanne du Barry ressemble à un voyage qui aurait la forme d'un rébus et ne dirait son secret qu'à demi.

PREMIÈRE PARTIE

Jeanne Bécu dans le labyrinthe

Un mariage nocturne

Il est des mariages qui sortent de l'ordinaire. On en connaît de toutes sortes, certains heureux, d'autres orageux, des mariages d'amour ou de convenance, discrets ou bruyants, distraits, graves ou légers, des mariages pour rire et d'autres triomphants. À la fin du règne de Louis XV, ils étaient rarement de sentiments et le divorce n'existait pas. Ils dépendaient surtout des parents. Par un vieil édit qui remontait à Henri II en 1556, les garçons ne pouvaient se marier avant l'âge de trente ans, et les filles avant celui de vingt-cinq, sans le consentement de leurs pères, mères ou tuteurs, sous peine d'être déshérités.

Le cœur ne comptait guère au regard des intérêts, au point de faire dire à Chamfort, le célèbre moraliste, que le mariage n'était à cette époque qu'une « indécence convenue¹ ». Dans les familles de la noblesse, le choix des alliances était pris très au sérieux. D'elles dépendaient la consolidation du clan, l'obtention des charges, la puissance financière, le pouvoir, l'honneur et la gloire. Les correspondances de cette époque ressemblent parfois à des plans de bataille. On se renseigne, on s'approche, on soupèse, on évalue les fortunes respectives. « L'affaire que vous me proposez est la plus importante de votre vie, écrit en février 1779 Charles-Daniel de Talleyrand à son beau-frère François de Damas, comte de Ruffey, à l'occasion du prochain mariage de son fils Charles avec une demoiselle de Langeron. [...] Elle demande de votre part bien de la réflexion, [de] bien peser toutes les choses de votre engagement après avoir calculé

l'étendue de votre fortune. » Et dans une autre lettre : « Apprenez qu'il est plus aisé de promettre que de payer². » C'est que les parents s'engagent et se lient, dotent leurs filles et abandonnent une partie de leurs capitaux ou de leurs « espérances » à leurs fils. Dans les familles de cour, on est parfois tenu, à regret et par nécessité d'argent, de sacrifier l'aîné à une « fille de finance » plutôt qu'à une « fille de condition ». L'ancienneté et le prestige du nom ne vont pas forcément de pair avec la fortune. Aussi Charles de Damas peut-il se réjouir, dans une lettre à sa mère, du mariage de son fils avec une « fille de condition », c'est-à-dire de vieille noblesse, mais également riche, et se féliciter d'une union « qui met dans la famille une fortune que l'on trouverait suffisante dans une fille de finance³ ».

Au XVIII^e siècle on est encore ce que ses parents ont été. Il y a derrière tout individu né sous la monarchie de droit divin des origines, des preuves, une filiation. Le hasard qui vous fait naître compte plus que ce que vous êtes. On se souvient de la réponse cinglante du jeune François-Marie Arouet *alias* Voltaire, bourgeois et fils d'un notaire au Châtelet de Paris, au chevalier de Rohan. Alors qu'un jour ce dernier l'avait fait bastonner par ses gens pour le punir d'une impertinence, il en fut quitte pour une réplique sans appel : « Je commence mon nom et vous finissez le vôtre. » Ce n'était qu'un tout petit début. Sous Louis XV, le mérite individuel n'a pas encore pris la place qu'il occupera à la veille de la Révolution et si l'argent est le sujet de toutes les spéculations et de tous les calculs, personne ne plaisante avec son nom et sa naissance. C'est celle-ci en définitive qui compte. Et si elle n'est pas assez ancienne, on peut toujours s'arranger, sans que personne d'ailleurs soit dupe, avec les généalogistes du roi. Aussi ce qui va suivre un certain jeudi 1^{er} septembre 1768 est-il tout à fait extraordinaire.

La scène est parisienne et quasi nocturne. Il est 5 heures du matin et l'église Saint-Laurent vient à peine d'ouvrir ses portes. La paroisse occupe la partie nord du faubourg Saint-Martin, tout près de l'actuelle gare de l'Est, en bordure de la rue du même nom. C'était un quartier populaire peuplé de domestiques et

d'artisans, et l'église flanquée de son cimetière n'avait pas grand-chose à voir avec ce qu'elle est aujourd'hui. Reconstituée à la fin du ^{xvi}^e siècle sur des fondations plus anciennes, elle présentait une façade légère et ondoyante de style jésuite, à fronton et colonnes, lourdement transformée depuis dans le goût néogothique à l'occasion du percement du boulevard de Strasbourg, sous le Second Empire.

Louise de Marillac, l'amie de saint Vincent de Paul, y était enterrée, et comme par prémonition on y déposera bientôt les restes de Charles Sanson, le bourreau de Paris, dont le fils allait, un jour de décembre 1793, mettre fin sous le couteau de la guillotine au destin de celle qui était venue là, dans cette église un peu fantomatique, s'unir devant Dieu et pour la vie à un homme qu'elle n'avait jamais vu. Les registres des actes de la paroisse Saint-Laurent ont disparu dans les incendies de la Commune et avec eux cet acte de mariage du 1^{er} septembre 1768. Il n'en resterait rien si de lointains héritiers n'en avaient dressé pour des raisons de procès et d'argent une transcription manuscrite dans les années 1820 et si un érudit versaillais des débuts de la III^e République, un certain Charles Vatel, qui allait tomber littéralement amoureux de celle dont il va bientôt être question, ne l'avait retrouvé et légué à la bibliothèque municipale de la ville avec de nombreux autres papiers. C'est là que j'ai pu l'exhumer dans un fouillis d'archives à peine inventoriées.

De quoi s'agit-il ? Les actes officiels ont cette particularité de résumer des vies jusqu'à l'épure en leur donnant par leur sèche-resse même un je-ne-sais-quoi d'authentique et de définitif. Ces quelques lignes-là cachent pourtant, beaucoup plus qu'elles ne le disent, le mystère d'une vie qu'un livre entier ne suffirait pas à épuiser. « Ont été par nous mariés, et, après que nous avons pris leur consentement mutuel, ont reçu la bénédiction nuptiale, messire Guillaume comte Dubarry, âgé de trente-six ans, capitaine dans les troupes détachées de la marine, fils majeur de défunt Antoine Dubarry, ancien capitaine dans le régiment de l'île de France, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, et de dame Catherine Cécile Thérèse de Lacaze ; et demoiselle Jeanne

Gomard de Vaubernier, âgée de vingt-deux ans, demeurant de droit et de fait, depuis plus d'un an, rue du Ponceau, de cette paroisse, fille de défunt Jean-Jacques de Vaubernier, intéressé dans les affaires du roi, et dame Bécu dite Cantini. »

Jeanne, ou Jeanne-Bénédictte, ou Jeanne-Marie selon l'humeur des archives ! Son prénom varie tout comme elle changera souvent de nom. Tel le caméléon, Jeanne est une grande artiste du camouflage.